



ERNST LOTHAR
Revenir à Vienne



LIANA LEVI

Par l'auteur de
Mélodie de Vienne



Vienne, en cette année 1946, brille encore de toutes ses lumières dans les mémoires, bien que la guerre ait mis à genoux le pays, affamé la population et détruit une bonne partie des immeubles cossus. L'Opéra lui-même est complètement calciné. Pourtant, dans les grands hôtels, les femmes recommencent à danser, cette fois avec les Américains qui occupent la ville. Y retourner, après huit années d'exil new-yorkais, constitue le rêve de Felix von Geldern et de sa grand-mère Viktoria. Mais malgré les beaux habits sortis des malles, les retrouvailles ne sont pas à la hauteur des attentes, le cœur n'y est pas. Comment danser sur les décombres, renouer avec les anciennes amours, faire fi des compromissions, des remords, et des non-dits sur le récent passé nazi. Revenir, c'est être déchiré par des sentiments contradictoires: la condamnation d'un passé infâmant et l'indulgence envers ceux qui sont restés...

Un grand roman sur la difficile confrontation avec une Histoire que l'on aimerait oublier.

ERNST LOTHAR (1890-1974), écrivain viennois proche d'Arthur Schnitzler, Stefan Zweig et Max Reinhardt, quitte l'Autriche en 1938, en raison de ses origines juives. Réfugié à New York, il fonde l'Austrian Theater. C'est là qu'est publié en 1944 *Mélodie de Vienne* (Liana Levi, 2016). De retour en Autriche après la guerre comme conseiller du gouvernement américain en charge de la dénazification culturelle, Ernst Lothar reprend ses collaborations théâtrales, dirige le Burgtheater et termine l'écriture de *Revenir à Vienne*, très inspiré de sa propre expérience.

Ernst Lothar

Revenir à Vienne

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

« Tournez-le
Comme il vous plaira,
L'essentiel n'en reste pas moins
La vérité »

Goethe

Prologue

NE ME FAIS PAS CONFIANCE

Un oiseau s'envole

Felix enfila son imperméable. Lorsqu'il était parti de Grand-Central vingt minutes plus tôt, il faisait lourd à New York mais il n'y avait pas un nuage. À la hauteur de la 125^e Rue, le ciel s'était couvert. À Mount Vernon il était noir. À Tuckahoe la pluie commençait. Et quand il était descendu, il tombait des cordes. Tout ça en vingt minutes.

Il remonta son col, furieux. En cela aussi Felix était bien viennois : un rien le mettait hors de lui. Pendant des mois il avait fait l'aller-retour sans qu'il tombe une goutte. Et précisément aujourd'hui où il transportait une robe Lanz dans un fragile carton, il fallait qu'il pleuve à verse. La robe serait trempée avant qu'il puisse la donner à Livia. Il plaqua tant bien que mal la longue boîte contre sa poitrine et boutonna son imperméable. Au diable les amplitudes américaines ! Quand il faisait chaud, c'était l'étuve ; quand il pleuvait, le déluge. Toujours les extrêmes. À Salzbourg l'été n'était pas des plus secs, mais avec un imperméable et un parapluie on était à l'abri du désastre.

Il oublia qu'il n'avait pas de parapluie, et sa colère s'accrut en voyant les chauffeurs de taxi qui attendaient en haut de l'escalier menant à la route entasser cinq par cinq dans les cabs des voyageurs parfaitement étrangers les uns aux autres. Felix avait horreur qu'on dispose de lui et il n'en

pouvait plus de s'entendre dire à tout bout de champ en guise d'explication : « *There is a war on, Mister.* » Que ce fût la guerre ne lui avait pas échappé. Il avait su cette guerre inévitable à la seconde même où Hitler était entré dans Vienne, quand la famille von Geldern (maison mère à Vienne, filiale à Paris) s'était vue menacée et l'Autriche transformée en une obscure province allemande. Il l'avait dit lors de l'examen médical à New York et écrit maintes fois à ces messieurs de Washington : *There is a war on, Mister*, et moi, Felix von Geldern, je veux la faire. Je peux vous être utile, croyez-moi ! Mais on lui avait poliment répondu : « Non merci, vous avez une trop mauvaise vue. »

Il était myope certes, mais il y voyait assez pour vendre chèrement sa peau. Estime-toi heureux, lui avait dit la famille (à l'exception de bonne-maman Viktoria), au moins tu as la paix. Au diable la famille ! C'est bien à eux qu'il fallait rappeler qu'on était en guerre. Ils étaient si convaincus d'avoir souffert le martyre lors de leur émigration plus ou moins forcée (cabines de luxe sur le *Queen Mary* et le *Normandie*) qu'ils se posaient en victimes héroïques dans leurs suites au Plaza, leurs appartements au coin de la 5^e Avenue et de la 68^e Rue, leurs villégiatures au Lake Placid et leurs week-ends de golf au Westchester Country Club. À la pensée de la famille, Felix rejeta impétueusement la tête en arrière, geste dont il était coutumier. Pas moyen de discuter avec des incorrigibles.

D'apparence aussi, Felix avait tout du Viennois. Il était grand, mais sans raideur (« nonchalant », disait-on à Vienne). Ses yeux derrière les lunettes à monture d'écaille avaient quelque chose d'attirant malgré leur myopie : leur vivacité et leur curiosité juvéniles séduisaient. Comme sa grand-mère Viktoria, Felix était un des êtres les plus curieux qui soient. Qu'il portât comme un musicien – bien qu'il fût juriste – le

cheveu plus long que nécessaire et prodiguât au choix de ses costumes et de ses cravates plus de soin qu'il voulait bien l'admettre participaient des contradictions viennoises de son être : il détestait l'affectation – la pose, comme on disait à Vienne –, mais il avait une faiblesse caractérisée, il aimait plaire. Une réflexion de son oncle Richard saisie au vol, « Felix est le moins beau de la famille », avait durablement marqué son enfance. Oncle Richard qui avait affirmé plus tard « L'Amérique n'entrera jamais en guerre » s'était trompé là aussi. Son verdict ne hantait pas moins Felix, jusqu'à cet instant même sous cette pluie battante.

« Non, merci », dit-il aux chauffeurs de taxi, quand c'était une pure folie d'aller à pied (céder à ses impulsions était un autre de ses traits, il faisait des choses qu'il n'eût pas envisagées une seconde plus tôt). Ils auraient pourtant dû savoir qu'il ne déboursait pas trente-cinq cents pour un taxi même sous une pluie battante, eux qui le voyaient depuis des années prendre le train de 7 h 49 pour New York et en revenir le soir par celui de 6 h 25 !

Il suivit le raccourci qui passait sous le viaduc et longeait la rivière. Par beau temps, il parcourait la distance de quelques minutes entre la gare et son logement avec deux hommes et quatre filles, qu'il ne connaissait que de vue. Des *commuters* comme lui, qui vivaient en banlieue, travaillaient en ville et prenaient les mêmes trains. Avant Pearl Harbor il y avait quatre hommes et deux filles. Felix ne connaissait pas leur nom, mais la couleur de leurs costumes. Jusqu'en décembre ils étaient bleu vif ou bruns ; ensuite les hommes portaient des imperméables clairs ; le *Sun* ou le *World-Telegram* dépassait de la poche de leur veste, et ils précédaient toujours Felix de quelques pas. Les filles, par contre, marchaient derrière lui. Elles gloussaient tout le temps. Quand il bifurquait à droite en prenant le petit pont de bois, il se retournait régulièrement et

constatait qu'elles portaient de petites boîtes bleues carrées; elles avaient acheté des pâtisseries Cushman chez le boulanger pour le dîner.

Cette averse était tellement incroyable qu'on pataugeait dans les flaques là où il y avait une rue l'instant d'avant. Le long carton contre son estomac commençait à prendre l'humidité. Eh bien, je la lui donnerai demain. Il faut d'abord que ça sèche, décida-t-il. Ce délai lui inspira une sorte de soulagement.

Il voulait lui faire plaisir. C'est pour cela qu'il avait fait pendant des semaines les vitrines de la 5^e Avenue avant d'acheter la robe. Mais d'aussi loin qu'il se souvînt, il n'avait jamais pu dire à quelqu'un : « Tiens. C'est un cadeau, je l'ai acheté pour toi. » Il trouvait de la dernière présomption pour un homme d'acquérir avec cent schillings autrichiens ou cent dollars ou que sais-je une quelconque prétention aux remerciements. Et il ne pourrait sûrement pas chanter *Happy Birthday to You!*, il était trop inhibé pour ça. Chapeau, se disait-il en pensant à ces gens capables de se lever en toute simplicité pour chanter *Happy Birthday*. La pluie trouait le sol. Les chênes dont la hauteur était impressionnante agitaient leur cime dans la tempête. À l'ouest il y eut des éclairs. Suivis de coups de tonnerre qui ressemblaient à des détonations. L'air chargé d'électricité était quasiment irrespirable.

Trempe de sueur et de pluie, Felix entra par la porte de derrière.

Livia devait l'avoir entendu arriver. Elle était dans le vestibule. « Vous avez été surpris par l'orage, Herr von Geldern ? » Elle ne lui disait pas Mr van Geldern, mais Herr von Geldern.

« Bonsoir, Livia. J'aurais dû prendre un taxi.

– La gare n'est qu'à deux pas. » Jamais encore elle n'avait critiqué quelque chose qu'il avait dit ou qu'il avait fait.

Il fourrageait dans son imperméable qu'il ne voulait pas ôter à cause du carton.

« Vous feriez peut-être mieux de le garder, dit Livia. Hansl a disparu. »

Elle ajoutait le *l* du diminutif, à l'autrichienne, sans même étirer le *a* comme font les Américains.

Hansl était un canari, un cadeau de bonne-maman Viktoria; elle prétendait dur comme fer qu'il venait d'Autriche. En tout cas l'oiseau avait émis des trilles très autrichiennes dans la chambre de Felix.

Livia avait l'air de savoir que c'était une très mauvaise nouvelle. Assurément, elle savait ce qui réjouissait ou chagrinait Felix. Depuis qu'il louait une chambre chez sa sœur Joyce, la pensée de Felix occupait le plus clair de son temps. Si on lui avait demandé ce qu'elle étudiait, oubliant sa honte d'avoir interrompu ses études à cause de sa sœur et de devoir gagner sa vie comme vendeuse chez Altman à White Plains, elle aurait pu répondre: sciences de l'homme; matière principale: Felix; objet de recherche: son amour pour Felix.

Elle avait au menton et au cou des cicatrices qu'on ne voyait presque pas sous la poudre; elle était tombée dans la cheminée quand elle était petite, et, déjà à l'époque, Joyce se souciait peu d'elle. Si elle avait été soignée à temps, les petites cicatrices blanches lui auraient été épargnées. Mais Joyce avait alors douze ans et elle deux. D'ailleurs, même si Joyce avait été adulte, elle aurait pensé, comme aujourd'hui, qu'appeler le médecin était une dépense inutile.

Au besoin, Joyce sortait bec et ongles. La vie lui avait été dure et elle ne voyait pas pourquoi d'autres l'auraient facile. À ses yeux Livia était une créature immature, doublée d'une sottise.

Ça n'empêcherait pas Livia d'épouser Felix et de le disputer à Joyce. Joyce aussi voulait épouser Felix; elle ne l'avait jamais dit, mais Livia le savait pertinemment.

« Vous êtes fâché ? » demanda-t-elle.

– Oui. » Surveiller un oiseau n'était tout de même pas sorcier, elle aurait pu faire un peu attention. « Comment est-ce arrivé ? » Le carton avec la robe lui pesait de plus en plus.

Livia dit qu'elle avait rempli d'eau le petit verre de la cage comme chaque soir. Mais la foudre avait frappé tout près, elle avait craint qu'elle ne fût tombée dans le jardin et s'était précipitée dehors, la porte de la cage était restée ouverte un instant. Quand elle était revenue, Hansl n'y était plus.

« Mais la foudre n'est pas tombée dans le jardin, bien entendu ? »

– Non. Malheureusement. »

Il ne put s'empêcher de rire.

« C'était très bête de ma part », dit-elle.

Quand on reconnaissait ses torts, Felix s'adoucissait aussitôt. « Ça aurait pu arriver à tout le monde, Livia.

– J'aurais dû fermer la porte de la cage. Ou la fenêtre. Évidemment.

– Sottise. Après coup, tout paraît toujours évident.

– Vous êtes merveilleux », dit-elle. Elle se reprit tout de suite : « Vous croyez que nous allons le récupérer ? »

– Non.

– Nous pouvons l'appeler. Je sais siffler comme lui.

– Sous la pluie ? » Il ajouta : « Au moins il a sa liberté, maintenant.

– Il était si... » Elle ne termina pas sa phrase. Peut-être avait-elle voulu dire : Il était si gai. Un oiseau qui chantait tellement ne pouvait pas avoir pleuré sa liberté. « Donnez-moi votre manteau. Je vais le mettre à sécher dans la cuisine.

– Non, merci, s’empressa-t-il de dire. Je vais ressortir encore un peu. La pluie a diminué. Je l’entendrai peut-être, après tout.

– Joyce est invitée à dîner. Je viens avec vous.

– Jambes nues ! »

Elle portait ses shorts blancs. Ses jambes le troublaient. Ce n’était pas la première fois qu’il avait envie de la prendre dans ses bras.

« Ce serait bien que vous compreniez enfin qu’on ne me commande pas. Ni Joyce, ni personne. » Mais elle aussi finit par s’incliner devant l’orage. « Je vais mettre mon imperméable.

– Non, dit-il vivement.

– Vous ne pouvez pas m’interdire d’aller dans notre jardin, Herr von Geldern. »

Il se demanda s’il devait lui donner le cadeau maintenant. Ça lui aurait assez ressemblé de traiter in extremis en bagatelle un présent soigneusement choisi. Il s’y apprêtait déjà, quand il aperçut une lettre sur la petite table où l’on déposait le courrier.

« Pour vous », dit-elle. Elle avait repris son sang-froid.

La lettre émanait du Naturalization Service et invitait Mr Felix van Geldern à se présenter le 29 juillet 1944, huit heures trente, 70 Columbus Avenue, avec deux témoins, ses papiers et sa demande d’acquisition de la nationalité américaine. « Et c’est maintenant que vous le dites ! s’écria-t-il. Livia, dans quelques semaines je serai votre *fellow citizen* !

– Vous êtes content ?

– Très.

– Vous n’êtes pas content.

– Ne dites pas de bêtises, Livia !

– Mais vous voulez repartir à Vienne.

– Qu’en savez-vous ? »

Elle aurait pu répondre: Je réfléchis beaucoup sur vous, car vous êtes différent de toutes les personnes que j'ai connues jusqu'ici, et je vais faire maintenant un test décisif: «Vous ne voulez pas repartir?» demanda-t-elle en retenant son souffle.

– Non. »

Elle esquissa un brusque pas vers lui. Le vestibule était faiblement éclairé par un petit lampadaire, on ne distinguait que des contours.

«Vous êtes vraiment content! dit-elle. Bonne nuit!» Et sans un regard elle monta dans sa chambre en courant.

Felix mit le carton avec la robe en sûreté et sortit. Devant la maison s'étendait un pré ponctué de chênes et de frênes qui descendait à la route. L'averse avait cessé aussi subitement qu'elle avait commencé, mais les gouttes tombaient des feuilles secouées par le vent avec un bruit de pluie. Les éclairs s'étaient éloignés, jetant parfois encore une lueur pâle sur tout ce vert mouillé et les bosquets de jasmins qui bordaient le pré. L'air était pur.

Quand on tendait l'oreille on distinguait divers bruits de la nuit: les canards dans la mare plus loin, les pics-verts, les rouges-gorges. Comme chez lui.

Espérons qu'il s'est abrité dans un arbre, se dit-il. Il aurait ardemment souhaité le récupérer. Chez lui il avait presque toujours eu un canari – enfin là-bas. Chez lui c'était là-bas.

«Hansl», appela-t-il. Il le siffla aussi. Les canards répondirent. Un pic-vert cogna avec ardeur.

Il descendit la pente en allant d'arbre en arbre. Patiemment il s'arrêta sous chacun d'eux et en inspecta la cime. De l'autre côté de la route il n'y en avait plus.

Le vent s'apaisa, les arbres cessèrent de s'égoutter. Au-dessus de leurs cimes, très haut dans le ciel, des étoiles apparurent.

« Il est parti ? cria-t-on d'une fenêtre.

– Oui, dit Felix. Il a une belle nuit pour retourner chez lui. Et il n'y a pas de quoi vous réjouir ! Toutes mes excuses, j'avais oublié qu'il ne fallait pas vous commander.

– Vous croyez qu'il va revenir chez lui ? demanda la voix.
Vous, vous pouvez me commander tant que ça vous plaît !

– Je n'en attendais pas moins !

– Vous voulez quand même repartir », dit la voix.

Examen de citoyenneté

« Vous souhaitez émigrer ?

– Oui.

– Bien que vous n’ayez d’abord demandé qu’un visa de tourisme ?

– À ce moment-là, à Vienne, on m’avait dit que le quota de visas pour l’émigration était dépassé pour des années.

– Et comment se fait-il que vous ayez tout de même fini par en obtenir un ?

– Ma grand-mère connaissait un sénateur.

– Vous voulez dire que, chez nous, on peut obtenir ce genre de choses par relations ?

– Évidemment.

– Vous ne croyez donc pas à la démocratie ?

– Si. Et aux relations. »

Le fonctionnaire qui officiait dans ce minuscule cube étouffant au quatrième étage du 70 Columbus Avenue se carra dans son siège. Au dossier du fauteuil était suspendue sa veste bleu vif.

« Quand avez-vous quitté Vienne ?

– Le 19 mars 1938.

– C’était combien de temps après Hitler ?

– Huit jours.

– Ça signifie que vous vous êtes enfui d’Autriche ?

- Oui.
- Êtes-vous juif?
- Non. Mon grand-père maternel avait vingt-cinq pour cent de sang juif. Trop peu pour les lois de Nuremberg.
- Alors, pourquoi vous êtes-vous enfui?
- Je ne supportais pas de devenir allemand.
- Qu'est-ce que ça signifie?
- Ce que j'ai dit.
- Vous êtes un Autrichien si fervent?
- Je l'étais. »

Le fonctionnaire posa sa jambe gauche sur le bureau. « Si vous obtenez la citoyenneté américaine que vous demandez aujourd'hui, vous devrez jurer de ne servir d'autre pays que l'Amérique.

- Je le sais.
- Vous serez tenu de le jurer sans nourrir d'arrière-pensées.
- Je le sais.
- Et le pays dont vous venez cessera d'être le vôtre. Pour toute la vie. Le savez-vous aussi?
- Oui.
- Mr van Geldern, supposons que la guerre se termine aujourd'hui ou demain et que vous ayez la possibilité de retourner en Autriche. Que feriez-vous? »

Il y eut un moment de silence. Le fonctionnaire posa sa jambe droite sur le bureau.

« Comment cela? demanda Felix.

- Dans cette pièce j'ai pu observer un tas de choses. Des émigrés comme vous, des gens qui avaient remué ciel et terre pour venir aux États-Unis, qui s'y étaient installés, y jouissaient des privilèges de ce pays, y réussissaient même – et qui n'attendaient que l'occasion de pouvoir rentrer chez eux. Ils considéraient ce pays comme une sorte de salle

d'attente entre deux trains, ou disons, deux bateaux. Ils profitaient de cette salle d'attente relativement confortable tout en guettant sans cesse par la fenêtre un éventuel bateau en partance. Mr van Geldern, trouvez-vous ça loyal ? »

L'espace d'une seconde, devant la fenêtre de cette petite pièce étouffante dans la chaleur moite du mois de juillet, se substitua au bâtiment crasseux de brique brute d'une caserne d'infanterie la place de l'église douloureusement charmante de Grinzing¹. « J'aimerais bien revoir l'Autriche, dit Felix.

– Souhaiteriez-vous y revivre ? Disons, avec les avantages dont pourrait y jouir un citoyen américain, une fois la paix conclue ?

– Non.

– Pourquoi non ?

– Les Autrichiens ne se sont pas défendus contre Hitler en 1938. Beaucoup d'entre eux le voulaient, même. Le 10 avril 1938, quatre-vingt-dix-sept pour cent d'entre eux l'ont élu. »

Le fonctionnaire sourit pour la première fois. « Vous ne considérez donc pas l'Amérique comme une salle d'attente ?

– J'ai appris à l'aimer.

– Vous ne l'aimiez pas quand vous êtes arrivé ?

– Je la trouvais insupportable.

– Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

– J'ai appris à la connaître.

– Okay. Quel est le mode de gouvernement de l'Amérique ?

– Démocratique.

– Qu'est-ce qu'un gouvernement démocratique ?

1. Grinzing est un village dans les vignobles au-dessus de Vienne où l'on sert le vin nouveau dans les « Heuriger », sortes de guinguettes. (*Les notes sont de la traductrice.*)

– Un gouvernement où ce n'est pas un souverain qui décide mais le peuple.

– Quelle est la loi américaine fondamentale ?

– La Constitution.

– En connaissez-vous le principe essentiel ?

– Tous les hommes naissent égaux en droit.

– Merci, Mr van Geldern. Veuillez signer là en bas. »

Felix commença à signer : « Felix », hésita un instant pour le « von », l'écrivit ainsi que son patronyme, et sortit. Ses deux témoins l'attendaient. Bien qu'on fût en juillet et malgré la chaleur, les lampes étaient allumées. Il se retrouva dans une vaste pièce. Une quinzaine de box identiques à celui dont il sortait s'alignaient sur toute la longueur derrière des vitres en verre dépoli ; devant eux des gens attendaient sur des bancs. Comme lui ils avaient reçu une convocation. Comme lui ils étaient venus avec des témoins prêts à se porter garants qu'ils feraient de bons citoyens américains ; ils parlaient un anglais incorrect avec un fort accent ; ils étaient nerveux, appréhendant le quart d'heure suivant où seraient examinées leurs connaissances de l'Amérique. Tous sans exception étaient trop âgés pour être des élèves, on n'imaginait pas qu'ils aient encore un avenir, usés comme ils l'étaient. L'absurdité de les voir espérer contre toute raison quelque chose d'impossible et désirer pourtant non sans crainte se jeter dans cette entreprise désespérée rendait plus irrespirable encore cette salle extraordinairement hideuse.

Les témoins de Felix étaient Joyce et son collègue Mr Graham. Joyce arborait pour l'occasion une robe neuve bleu clair avec une ceinture laquée blanche. Elle avait dû aller chez le coiffeur ; plantureuse, un peu voyante comme toujours, elle sentait un peu trop le parfum. Mr Graham essayait la sueur de son front. Il faisait montre de patience comme toujours.

Aux magasins Brown's sur la 3^e Avenue où Mr Graham avait passé les vingt et une dernières années de huit heures et demie à midi et demi et d'une heure et demie à six, la patience était un article fréquemment en rupture de stock. Felix, vendeur au quatrième étage (rayon livres), avait appris à admirer, entre autres, ce trait chez Mr Graham : jamais un mot blessant, pas une plainte. Il y avait environ un an de ça, la femme de Mr Graham était morte. Ce jour-là, Brown's Department Store faisait l'inventaire, et Mr Graham était parti à six heures moins dix. C'est à cette occasion seulement qu'il avait mentionné le malheur qui le frappait. Sexagénaire, chauve, des lunettes ; Felix ne lui connaissait pas d'autres particularités. « Tout va bien ? » demanda Mr Graham.

« Évidemment, répondit Joyce à la place de Felix. Felix est plus calé que tous les fonctionnaires du pays réunis. Ne savez-vous pas qu'il est un des juristes les plus éminents d'Europe ? » De toute évidence elle désapprouvait qu'un individu aussi subalterne fût son deuxième témoin ; pas la bonne pointure !

Gêné, Felix dit : « C'était très facile. » Ses six années d'Amérique lui avaient déjà enseigné ce genre de réponse. Alors que ç'avait été beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait supposé.

Il fallait encore s'acquitter d'une modeste redevance et d'une deuxième signature à un guichet dressé au milieu de la salle. Puis on était appelé pour comparaître devant trois messieurs qui siégeaient à l'arrière de la salle à droite, sur une petite estrade, tel un tribunal miniature. À peu près les mêmes questions, les mêmes réponses. Que savait Felix du mode de gouvernement ? Prendrait-il, si nécessaire, les armes pour défendre l'Amérique ?

Oui, il le ferait.

Depuis combien de temps les témoins le connaissaient-ils et l'avaient-ils vu au moins une fois par semaine ?

Ils le connaissaient depuis plus de cinq ans. Ils l'avaient vu bien plus souvent qu'une fois par semaine.

« Tous les jours, dit Joyce.

– Tous les jours ouvrables », dit Mr Graham.

Après quoi on les congédia, en les informant que dans deux à trois semaines Felix serait invité à prêter son serment de citoyen américain.

Quand ils descendirent l'escalier, Joyce se pendit à son bras. « Il faut fêter ça, lui souffla-t-elle à l'oreille. Arrangeons-nous pour semer ce petit bonhomme. »

Felix avait promis à bonne-maman Viktoria de venir prendre le thé.

« Pourquoi ne m'emmenez-vous pas ? demanda Joyce. Ce serait enfin l'occasion de faire la connaissance de votre famille.

– Je ne crois pas que cela vous amuserait, dit Felix. Merci beaucoup de toute la peine que vous vous êtes donnée, Joyce. Merci beaucoup, Mr Graham. »

Joyce ne répondit pas. Mr Graham dit : « De rien, je vous en prie. »

La famille

En principe il ne fallait pas dix minutes pour aller du Columbus Circle à l'hôtel Plaza en longeant Central Park South. Felix mit près d'une demi-heure. Il examinait Central Park dont les arbres commençaient à jaunir bien qu'on fût en juillet. Autrement dit, songea-t-il en s'arrêtant, comme vissé sur place, tout ça est parti pour durer. (Il utilisa mentalement l'expression *for keeps* dont on usait ici pour désigner les choses qui seront toujours là.) Mais ce n'est pas nouveau. Je savais que j'allais faire une déclaration qui m'engagerait. Je savais aussi qu'il n'y aurait pas d'échappatoire (le juriste en lui pensait « *mental reservation* »).

La perspective d'avoir sous les yeux en juillet ces arbres desséchés, de devoir arpenter les parcs sur des chemins asphaltés, humer l'odeur de friture des drugstores à l'heure du déjeuner et celle de caoutchouc brûlé du *subway* le soir pendant les trente ou quarante prochaines années le cloua au sol. La brûlante nostalgie qu'il nourrissait depuis presque deux mille jours et autant de nuits le rongea soudain comme une tumeur. Bon, se dit-il, on incise. Intervention chirurgicale. Le tout est de savoir s'il faut une anesthésie locale ou générale. Pendant de longues secondes il eut Livia devant les yeux, convoqua son image pour conjurer l'autre vision, en vain. Je l'aime bien, se disait-il, mais ce serait tout

de même puéril de croire qu'elle peut remplacer cela ! Bon, je passerai l'examen américain et ouvrirai un cabinet d'avocat, nous aurons une petite maison quelque part près de New York, à Bronxville, à Tuckahoe ou à Scarsdale. Il faudra peut-être aller nous installer plus loin, où c'est moins cher. Une maisonnette dans le New Jersey ou à Dallas, Texas ou à Cincinnati, Ohio. Si je ne peux pas nous payer une maison : un deux pièces-cuisine-salle de bains. Deux fois par semaine une Noire¹ pour le ménage.

Il y a pire, se disait-il. Et pourquoi pas mieux ? Pourquoi ne pourrais-je pas devenir un avocat renommé et gagner beaucoup d'argent ? Appartement dans Park Avenue. Une Buik à moi. Le golf. Les *dinner parties*. De l'influence à Wall Street et Washington. Peut-être même une chaire de droit international à Columbia.

Tout cela, il se l'était dit maintes et maintes fois. Mais maintenant qu'il essayait de se le figurer, ça lui résistait. Je me serais donc leurré, songea-t-il. J'aurais juste essayé de me persuader que j'aimais ce pays ? Question utile. Il savait que ce n'était pas de l'autosuggestion. Il savait aussi que les deux signatures de tout à l'heure avaient tiré un trait, que c'était ça qui le tourmentait. L'idée qu'on pouvait vivre ici et là-bas, être pareillement attaché aux deux pays, relevait de l'escroquerie. Au sens juridique du terme, même. En l'occurrence plus de compromis possible. Quand ce fut bien clair dans son esprit, il poursuivit sa route pour aller fêter avec bonne-maman Viktoria la certitude qu'il venait d'acquérir.

Malgré l'été, le Plaza était bondé. Les gens prenaient le thé dans le vaste hall, et l'orchestre de l'après-midi s'efforçait d'être entraînant. Felix s'attarda un instant devant le magasin

1. Ernst Lothar écrit *Negerin*, « négresse ». À l'époque où il rédige le roman, l'expression était encore utilisée aux États-Unis, bien qu'elle commençât à devenir sensible.

de journaux et de livres, il s'arrêtait automatiquement partout où l'on vendait des livres ; il lui fallait s'assurer que les best-sellers des magasins Brown's étaient partout des best-sellers. *A Bell for Adano, A Tree Grows in Brooklyn, Strange Fruit*: parfait ! Les journaux de l'après-midi annonçaient que les participants à l'attentat contre Hitler avaient été arrêtés et qu'ils seraient pendus. Dans la boutique du fleuriste qui joutait celle du marchand de journaux, il y avait de tardives fleurs de cornouiller roses et blanches dans des vases gigantesques, des roses blanches, des plantes grimpantes et d'incroyables lis blancs. Carrément somptueux – et pourtant sans vie.

Kathi lui ouvrit. Elle n'avait que deux ans de moins que bonne-maman Viktoria et ne parlait toujours pas un mot d'anglais. « M'dame la Comtesse vient d'suite » annonça-t-elle avec l'accent rugueux de sa province natale. Elle était grande, portait un de ses minuscules tabliers blancs sur sa robe noire, des bottines à lacets absolument introuvables ici, et ses mains étaient gantées de fil blanc. Elle menait la vie la plus confortable qu'elle eût jamais eue (sa tâche présente se bornant pratiquement à annoncer les visiteurs, à coiffer Viktoria et à l'aider à s'habiller), mais elle trouvait intolérable de devoir exister en Amérique. Rien ne lui plaisait. « Si l'jeune monsieur veut bien patienter un p'tit instant », lui dit-elle comme s'ils étaient vingt ans plus tôt dans la maison viennoise des Geldern de la Hohe Warte, puis elle quitta la pièce.

Viktoria entra en riant, sa bonne humeur était immense. Les fleurs qu'elle avait reçues pour son quatre-vingtième anniversaire déployaient encore partout leur splendeur. Et la photo de famille – présent de la famille – trônait sur le piano. Bonne-maman Viktoria avait fait mettre un piano dans le living-room. Elle ne déchiffrait pas les notes, mais

elle aimait que les gens viennent lui jouer un morceau ou chanter.

« Félicitations, lui dit la petite vieille dame, c'est donc chose faite. Tu es fier ? »

– Oui, dit Felix.

– C'était dur ? Reste assis. Dis-moi toutes les questions. Ce sera bientôt mon tour. » Elle s'assit près de lui ; elle était d'une grande vivacité et d'une extrême légèreté de mouvements malgré ses rondeurs. Sa robe imprimée vert et blanc sans manches faisait très jeune. Deux rangs de grosses perles ornaient son cou. Sa bouche était fardée de rouge cerise et ses cheveux coiffés à la mode que Tallulah Bankhead avait lancée dans *The Skin of Our Teeth*.

« Mais tu ne veux pas de thé, bien sûr ? Va te chercher un whisky et sers-m'en un. » Viktoria était née comtesse Teleky à Budapest. Son grand-père avait été ministre, et son père chassait encore avec François-Joseph à Gödöllő, se plaisait-elle à conter. Son union avec Edmund von Geldern, le grand-père de Felix, était passée pour une mésalliance aux yeux des Teleky, la noblesse des Geldern datant à peine d'une génération et étant, de plus, entachée d'une activité de banquiers ; une grosse banque il est vrai – pas aussi importante que Rothschild, mais plus que Bleichröder –, ce n'en était pas moins un mariage au-dessous de sa condition, trouvait la famille de Viktoria.

Elle-même n'avait jamais été de cet avis. Elle avait aimé le grand-père de Felix pendant trente ans et connu avec lui trente ans d'un bonheur sans nuage, affirmait-elle. Ses affirmations n'étaient pas toujours exactes, mais elle les énonçait avec une détermination qui excluait toute contradiction.

« Mais tu fais plutôt une tête d'enterrement », observait-elle. Elle se targuait d'être directe et de dire la vérité aux gens ou ce qu'elle tenait pour telle ; ça semblait l'amuser

– comme la plupart des choses. Et elle n’en suivait pas moins un penchant dont Felix avait hérité : un sens aigu de la justice. Elle opposait aux avantages qu’elle avait reçus par la naissance et l’éducation un robuste bon sens et un inaltérable amour de la vie. « Raconte, que t’a-t-il demandé ? »

Il lui répéta mot pour mot les questions du fonctionnaire et les réponses qu’il avait fournies.

« Eh bien ! dit-elle (elle commençait souvent ses phrases ainsi). Je crois que j’aurais su aussi toutes les réponses. »

À côté des derniers romans, elle avait sur sa table de nuit l’histoire de l’Amérique et un petit guide des nouveaux immigrés. Elle attendait la convocation que Felix avait reçue et elle s’y préparait.

« Et qu’est-ce que tu vas faire maintenant ? »

– La même chose qu’avant, répondit laconiquement Felix.

– Tu persistes dans cette sottise ? » Elle nommait ainsi son refus obstiné d’accepter quoi que ce fût d’elle ou des membres de la famille qui avaient pu faire passer des fonds en Amérique. Elle disait « sottise », mais ne trouvait pas cela si sot.

« Évidemment, dit Felix.

– Eh bien. Et tu ne vas pas l’épouser, j’imagine ? Je l’ai revue avec toi récemment. Comment s’appelle-t-elle déjà ? Joyce ?

– Non. Pas celle-là.

– Félicitations, dit Viktoria derechef.

– Pourquoi restes-tu ici pendant les chaleurs, à propos ? » demanda Felix pour dire quelque chose. Il était encore en pensée dans le petit cube étouffant, et face au luxe pompeux de cette pièce de palace, il ressentait encore plus vivement l’absurdité de son existence : avoir échappé à Hitler pour diriger le rayon livres du Brown’s Department Store ? Assister

au redressement de l'Autriche pour épouser Livia Fox, et avec un peu de chance finir procureur à Cincinnati?

« Tu pourrais te réjouir un peu, dit Viktoria en se dispensant de répondre. Bois! Par cette chaleur lourde, il faut boire. » Elle avala une gorgée de bourbon, pur.

« Ça n'a pas beaucoup de sens », constata Felix. Il avait ôté sa veste et se demandait quand il aurait suffisamment réussi pour allonger à son tour les jambes sur la table. Dans un an peut-être. Ou seulement trois? Il aurait alors déjà un ou deux enfants avec Livia ou avec quelqu'un d'autre. « Ça n'a vraiment aucun sens, répéta-t-il.

– Voilà une sottise que je ne t'avais pas encore entendu dire », remarqua Viktoria qui supportait aussi bien le bourbon que la canicule. Parfaitement coiffée et légèrement poudrée, elle donnait l'impression d'être fraîche comme une rose. « Évidemment tu agiras comme tu l'as décidé toi, en homme qui a du cran et de la jugeote. Mais il serait dommage que tu fasses des deux le plus mauvais usage possible. Je n'aime pas me mêler des affaires d'autrui, mais tire un trait, Felix, solde tes comptes avec l'Autriche, aurait dit ton grand-père s'il s'était vu forcé d'émigrer. Si tu t'employais activement à aimer l'Amérique au lieu d'excuser l'Autriche, tout ça aurait un sens. Ne viens pas me dire que c'est une question d'âge et de confort, et qu'on voit les choses autrement à quatre-vingts ans, de l'hôtel Plaza, qu'une jeune tête de mule de ton espèce. J'ai aimé l'Amérique depuis le premier jour. Je n'avais alors que soixante-quatorze ans et ce petit appartement horrible dans Lexington Avenue. Il faut te décider, Felix. Pas parce que tu as signé quelque chose aujourd'hui, mais parce que, sans cela, tu n'avanceras pas. »

C'était vrai, aussi vrai qu'évident. C'est bien pourquoi c'était si dur. Felix dit: « Très juste, bonne-maman », et éten-dit la jambe gauche sur une copie de fauteuil Louis XVI.

« D'ailleurs, quand il sera à nouveau possible de voyager, et les chances de pouvoir le faire semblent plutôt meilleures après l'attentat contre le fou, tu pourras aller voir par toi-même. Et tu te rendras compte que j'ai raison. »

L'humeur de Felix s'éclaircit soudain. La proposition résolvait son problème en toute simplicité. Quand l'heure serait venue, on irait y voir de près et on en reviendrait, complètement guéri.

« Tu m'accompagnerais, bonne-maman ?

– Bien entendu, dit Viktoria, Il y a un certain nombre de gens à qui j'ai envie de dire leur fait. Qui plus est... » Elle hésita.

« Tu aimerais bien revoir l'Autriche, toi aussi.

– Évidemment, dit Viktoria.

– Tu es une femme formidable, dit Felix.

– Non, dit Viktoria. Si j'étais une femme formidable, je ne vivrais pas ici au Plaza, je me logerais comme toi et les autres émigrés qui mènent une existence misérable. Je suis une sacrée égoïste ; ce qu'il y a de bien, c'est que je le sais. »

Le téléphone sonna, et bien que Kathi ne saisît mot, Viktoria prit, à son habitude, un malin plaisir à l'appeler pour qu'elle réponde.

« Quoi ? » répéta Kathi par quatre fois. Puis à trois reprises : « J'vous comprends pas », pour finir par déclarer, ravie : « Mais bien sûr, m'sieur le comte ! M'dame la comtesse est là. Elle se f'ra une joie. Donnez-vous la peine d'monter ! » Elle raccrocha et annonça que le comte Thassilo Teleky allait monter.

Ce dernier arriva avec oncle Kari, et oncle Kari flanqué de ses deux chiens, le scotch-terrier Crazy et le caniche blanc Fun. Kari von Geldern, le deuxième oncle de Felix du côté de son père, était un homme calme et gai mais de santé précaire, très actif entre deux accès d'angine de poitrine qui le

clouaient au lit, et malgré ses cinquante-quatre ans toujours éperdument amoureux. C'est de lui aussi que Felix tenait sa curiosité.

« Je vous amène Thassilo », dit-il.

Thassilo était le frère préféré de Viktoria. Elle lui pardonnait tout, même sa femme. À vrai dire c'était son demi-frère, puisqu'il était issu du remariage de son père. Mais Felix excepté, elle le préférait au reste de la famille, car il possédait à ses yeux une qualité qui manquait aux autres : il aimait jouir du présent et envisager l'avenir. « Vous vivez tous avant-hier », leur reprochait-elle. L'épouse de Thassilo en revanche, une Française qui rêvait d'un rôle au Metropolitan Opera et, faute d'y parvenir, attendait à Hollywood d'être découverte, l'horripilait.

« Tu es seul ? » s'enquit-elle pour être bien sûre.

Il était arrivé le matin « de la côte ». Le jour approchait où il deviendrait citoyen américain lui aussi et répondrait aux mêmes questions que Felix aujourd'hui. Sa tenue leur apportait Hollywood : pantalon brun, veste jaune pâle à grands carreaux, chaussures de daim et chemise jaune à col ouvert. « Oui, Yvonne n'est pas venue. Il y a une chance que Lubitsch la prenne dans son prochain film.

– Ce serait bien de la chance, effectivement », dit Viktoria sans laisser planer le moindre doute sur le sens de sa réplique.

Ils s'embrassèrent. Oncle Kari demanda un drink, ce qui lui était défendu.

« Sers-toi », dit Viktoria. Pourquoi tenter de l'en dissuader. Un adulte est à même de savoir ce qui lui nuit et ce qui lui fait du bien.

Sur la côte il faisait aussi très chaud, mais pas si lourd. Non, Viktoria resterait à New York malgré la chaleur, elle n'irait pas en villégiature. D'abord la convocation pouvait

arriver d'un moment à l'autre, ensuite elle avait horreur des villégiatures.

«Ça ne peut plus tarder, maintenant», dit Thassilo. Et l'instant d'après, ils se joignaient tous au cœur des milliers de personnes qui saluaient la fantastique progression des Alliés en Europe en l'espace de sept semaines et la fin des nazis. Eisenhower. Patton. Clark.

«En fin de compte, tu pourrais déjà réserver ta place, Felix», dit Viktoria.

Oncle Kari demanda de quelle place il s'agissait.

Son vol pour Vienne.

«Quoi? Tu ne vas tout de même pas aller à Vienne», s'exclama Thassilo. Son visage couleur chocolat évoquait irrésistiblement le transat souple, la crème solaire Pond, le triangle de maillot de bain et la piscine qui avaient méthodiquement contribué à ce bronzage.

«Si, naturellement! Nous venons juste d'en parler», répliqua Viktoria.

Crazy et Fun avaient maintenant trouvé leur place d'élection: Crazy sur le fauteuil à motif de fleurs devant la fenêtre avec vue sur Central Park; Fun devant le piano où il se roulait. «Ça n'a rien de naturel, observa oncle Kari, Tiens-toi correctement, Fun!»

Felix était prêt à tout sauf à discuter avec Thassilo, qu'il aimait bien mais jugeait paresseux et borné. N'empêche qu'il s'entendit répondre: «Oui, je vais aller à Vienne. Tu y trouves quelque chose à redire?»

Les membres de la famille qui résidaient en Californie parce que le climat y était plus agréable ne tenaient pas Felix en très haute estime. Son poste au ministère de la Justice qui annonçait une carrière prometteuse remontait à un bon bout de temps. Et depuis lors il avait fait des sottises en se gargarisant de grandes phrases: avancer par ses propres

moyens, pas le moment de mener une vie de luxe, vivre comme les autres émigrés... Qu'à cela ne tienne. Si ça lui faisait plaisir.

«J'y trouve tout à redire!» répliqua Thassilo. Il avait le don de pouvoir charger une phrase de toute la morgue et tous les préjugés accumulés par ses ancêtres au fil des ans. «Dis-moi, ta mémoire est-elle si défaillante? Tu veux retourner là où on t'a fichu dehors?»

Oncle Kari tenta d'exposer pourquoi on avait dû décommander le dîner de la veille au Pavillon, mais ça ne servit à rien.

«C'est à chacun de voir avec soi, dit Felix.

– Oui, mais ça dénote une absence totale de principes, tout simplement, rétorqua Thassilo. Chez nous, sur la côte, tu n'aurais pas intérêt à dire ce genre de choses.»

Felix dont l'oreille était sensible aux accents du snobisme tiqua sur le «chez nous, sur la côte». «Je sais, dit-il, les gens qui peuvent s'offrir des piscines sont contre. Le milieu du cinéma aussi, je suppose.

– Pourquoi ne pas dire les Juifs tant que tu y es? Ce n'est sûrement pas moi qu'on peut taxer de philosémitisme!

– Mais moi! Je pense que – indépendamment de certains vingt-cinq pour cent dans notre passé familial – je suis dans le même bateau qu'eux. Toi aussi bien entendu. Nous tous. Même si nous ne sommes ici que pour avoir soutenu le plébiscite de Schuschnigg.

– Tu t'identifies aux divers messieurs Cohn?

– Je ne le peux pas malheureusement. Depuis les chambres à gaz d'Hitler, tous les messieurs Cohn ont une auréole autour du crâne. Seulement pour la conserver et pour que le monde ne l'oublie jamais, ils ne doivent pas crier vengeance maintenant. Pardonner et oublier? Non. Ni pardonner ni oublier. Mais pas rendre la pareille. Ni même le souhaiter.

Il y eut un silence embarrassé.

Jamais Viktoria n'avait été aussi heureuse de voir Richard et Ernestine von Geldern arriver (non sans que Richard eût toqué deux fois avec une discrétion appuyée), pour féliciter Felix de sa réussite à l'examen.

Richard von Geldern avait réussi à transférer en Amérique une partie de sa fortune et, avec une remarquable clairvoyance, à la placer dans des affaires qui rapportaient. Il possédait en outre à Paris une filiale de la banque Geldern. Il avait bien des traits du défunt père de Felix dont il était de quatre ans l'aîné; principalement une discrétion marquée, laquelle, à force, devenait parfois pesante. Chacune de ses phrases, la coupe de ses costumes, la retenue de son rire et de ses marques de sympathie proclamaient: je ne veux pas me faire remarquer. En comparaison, la vivacité de tante Ernestine était d'un naturel reposant. Elle donna des nouvelles des jumelles, les sœurs de Felix, Ilona et Margaret, qu'elle était allée voir au Vassar College: Ilona était d'une beauté saisissante et Margaret d'une intelligence aiguë. Richard dit: «N'exagérons rien, ma petite Ernestine.»

La famille était maintenant au complet. Seule manquait la mère de Felix, Anita von Geldern née Dammbacher, qui était restée en Autriche et ne pouvait – ne voulait, prétendait oncle Richard – se décider à quitter Vienne. Felix la regrettait autant qu'il regrettait Vienne. Cela faisait quatre ans qu'il n'avait plus de nouvelles d'elle.

Le *dinner* fut servi dans la pièce. Kathi qui secondait les deux serveurs lâcha avec mépris en proposant le coulis de chocolat chaud avec la glace: «Même pas de dessert cuisiné!»



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Commencé à Scarsdale près de New York, été 1945 ;
terminé à Vienne, printemps 1949.

Les personnages de ce livre sont fictifs
(excepté ceux qui apparaissent sous leur vrai nom).
Aucune allusion à des personnes vivantes n'est intentionnelle.
Ernst Lothar

Le roman parut une première fois en 1949 aux éditions Das Silberboot,
Salzbourg, puis en 2018 aux éditions Paul Zsolnay, Vienne.

L'orthographe a été légèrement modernisée,
les coquilles flagrantes ont été corrigées.

Titre original : *Die Rückkehr*

Copyright : © Paul Zsolnay Verlag Wien 2018
© 2019, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch
Photo : © ullstein bild Dtl./ GettyImages

Cette édition électronique du livre *Revenir à Vienne*
de Ernst Lothar
a été réalisée en avril 2018 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN:979-10-349-0149-4)
ISBN epdf: 9791034901517